

Jacques Poirier L'éternel soupirant

Ces dernières années, certains esthètes toujours à la recherche du rationnel derrière la poursuite de la beauté ont découvert un lien entre l'indéfinissable sourire de la Joconde et la courbe douce d'une épine dorsale... Pourtant! Et si Leonardo da Vinci avait tout simplement voulu capter le mystère flottant d'un vrai sourire séducteur? Et s'il n'avait voulu que fixer sur toile l'instant béni où une bouche connue avait créé l'émotion? Les portraitistes, il me semble, ne peuvent se lasser de peindre des visages. Toujours variables, les traits révèlent les humeurs. Et la même expression est saisie différemment d'une séance à l'autre par l'artiste lui-même, dont les états d'âme varient aussi. La conversation avec Jacques Poirier n'était pas entamée depuis longtemps que nous nous retrouvions plongés dans ces réflexions.



J'avais lancé la ligne. « Et alors, vous ne vous lassez donc jamais de recommencer : cadre, composition, perspective, montagnes, pièces d'eau, arbres, maisons tapies dans la vallée, angles, ciels : à la fin, tout cela n'est-t-il pas par trop répétitif? »

La réponse ne tarda pas et elle peut se traduire ainsi : « Et on se fatigue d'une maîtresse qu'on aime? Son regard n'est pas une mer sans fond, toujours la même mais à jamais variable, et son expression jamais tout à fait saisie? La ligne de son cou n'est pas mouvante? Ses mains ne sont pas de captivantes conteuses d'histoires dont on n'a jamais fini de se faire expliquer les détails? » J'avais là devant moi le peintre amoureux de la nature et qui sait pertinemment que la même scène peut se capter cent fois sans qu'on se répète vraiment. Ainsi pense et vit le paysagiste.



Jacques Poirier est venu de la photographie, et c'est un art qu'il est loin de dénigrer. Il se réjouit même de rappeler comment, à l'époque de son invention, elle avait enthousiasmé les impressionnistes qui y avaient vu un outil privilégié pour faire l'étude de la lumière qui devint l'élément essentiel, toujours changeant de leur peinture. C'est dans leur foulée que chemine Poirier. Il en a passé du temps à étudier la lumière selon le rythme des saisons, les heures du jour, les caprices du soleil et des nuages. Ainsi, il aime se rappeler un moment particulier où, avec un collègue, il avait étudié pendant des heures les jeux d'ombres et de lumière sur le même édifice. Découverte extraordinaire, l'endroit le plus lumineux leur était apparu sous une corniche où

on se serait plutôt attendu à de l'ombre! L'observation, l'attention, la concentration toujours. Puis le paysage longtemps étudié remonte à la mémoire au moment étudié remonte à la mémoire au moment

où on ne s'y attend plus. S'éloigner d'un site en laisse souvent sortir des aspects précis et insoupçonnés. À partir de là, Jacques Poirier aime se rappeler une phrase de Picasso dont il a fait son leitmotiv : « L'important n'est pas de mettre mais d'omettre ».

La journée typique de Poirier commence vers 7 heures du matin. Il s'astreint à peindre tous les jours et, s'il faut l'en croire, ce n'est pas un bien grand sacrifice. La virtuosité nécessite du travail, beaucoup de travail. Dans son atelier, il joue de l'huile à partir d'esquisses effectuées sur le motif ou met la touche finale à un tableau largement effectué en pleine nature. Bien sûr, il se targue d'avoir subi l'influence du Groupe des Sept qui, chose inhabituelle pour leur époque, et bravant les ricanements des passants, n'hésitaient pas à s'installer dans la nature avec chevalet, peinture, pinceaux, canevas, sous la pluie comme sous les nuages ou en plein soleil. La maîtresse dans toutes ses humeurs!

Récemment, Poirier s'est procuré le fin du fin dans le domaine de la caméra. Il s'en est un peu servi. Un cliché puis, en atelier, un essai avec le café d'un nouveau matin. Il manque alors l'odeur de la nature, la sensation des éléments sur le visage. Dur, bien dur de recréer la nature en labo!

Jacques Poirier a essayé de nouvelles avenues au début des années 1990. Non non, il n'a pas été infidèle à sa maîtresse... Il a seulement essayé de l'aborder autrement. Il a pendant un assez long moment délaissé l'huile pour l'acrylique. Mais c'était là une technique qui brimait sa spontanéité à cause de son séchage trop rapide. Il est revenu à l'huile. Mais, comme il dit : « Quand on ouvre un sentier dans la broussaille, on prend des détours moins évidents, mais qui font avancer ». Voilà qui résume

sa randonnée dans l'acrylique. À son retour à l'huile, il a voulu y retrouver l'espèce de transparence que lui permettait la trop rapide acrylique. Ses couleurs en ont été transformées. Elles sont à la fois plus légères et plus chaudes. Et les maisons dans ces paysages, quel rôle jouent-elles? « Rassembleuses. Elles font communiquer les éléments du tableau entre eux. De leurs fenêtres, elles s'amuse peut-être à faire des clins d'œil au spectateur... »

L'heure passe. Je risque une dernière question. « C'est à la vie à la mort, cette maîtresse? Et quant à y être, quand vous aurez tracé votre dernière ligne, quand vous aurez signé dans l'histoire de l'Art d'ici? »

La réponse est teintée de sagesse : « Les tableaux font tranquillement leur place. La véracité dans l'expression et l'honnêteté dans sa poursuite sont garantes du souvenir ».

